El. 8° Y
17139
(1, XII)

POCHE · NATHAN ·

RIVIERE / MICHEL LAPORTE

Rififi à la bibli



Jonathan Cap
Rififi à la bibli

Une histoire écrite par
Michel Laporte
d'après un scénario de
François Rivière

EL 8° Y
17139
(1, XII)



JONATHAN CAP

Vous vous souvenez des *Rocking Boys* ? Jonathan, c'était leur chanteur. Depuis, il n'a pas quitté le show-biz, mais sans qu'il sache comment, sa vie est devenue un vrai polar...



JULIA MAYBRIDGE

est née en Inde. Fut championne de natation. A rencontré un jour à Londres son chanteur préféré. Heureusement pour lui, car elle, elle a les pieds sur terre.



Les VERNON

sont les neveux de Jonathan.
A gauche, Alex (14 ans) sentimental mais malin.
A droite, Nico (13 ans) fonceur, casse-cou.





OSLO

un cabot qui ne perd jamais une occasion de faire parler de lui !

© Éditions Nathan (Paris, France), 1988.

F. RIVIÈRE / M. LAPORTE

Jonathan Cap
Rififi à la bibli

Illustrations de
Dominique Boll



ARC EN POCHE/NATHAN
Série dirigée par Laurence Kiéfé



I

Chapter one

A la Corner Coffee Shop, The Crescent, 25, Washington D.C., une jeune femme attendait. A part elle, dans la grande salle rectangulaire qu'éclairaient les néons, il n'y avait que trois autres personnes : un jeune couple enlacé, trois rangées de banquettes plus loin, et un homme entre deux âges, à la barbe incertaine, assis à la table près de la porte.

L'après-midi tirait à sa fin. C'était l'heure, à peu près, où le soleil se serait couché si le temps n'avait pas été obstinément à la pluie depuis une bonne semaine.

La jeune femme y alla d'un bon coup d'aspiration avec sa paille pour boire le fond de son lait aromatisé à la banane et parvint à le faire sans le moindre petit bruit.

Elle pouvait avoir dans les vingt-cinq ans. Grande, l'allure sportive, née probablement en

Inde, au Pakistan ou, du moins, ses parents devaient-ils venir d'un pays oriental. Son chandail rouge vif mettait en valeur sa peau mate et ses cheveux noirs.

Elle se tourna vers la porte. L'homme était parti. Elle ne l'avait pas entendu sortir. Les amoureux, en face, s'entre-regardaient avec extase. Elle considéra son verre vide, se demanda un moment si elle en prendrait un autre, décida que ce serait à lui de l'offrir pour se faire pardonner son retard. Il lui vint comme une bouffée de mauvaise humeur. S'il n'avait pas gardé les clés de la maison, elle aurait quitté la Corner Coffee Shop et il aurait attendu, à son tour, pendu à la sonnette, avant qu'elle le laisse entrer...

— Mademoiselle, il faut que je vous parle, c'est grave...

Elle ne broncha pas, ne se retourna pas. Ses farces ne prenaient plus, avec elle, depuis le temps....

— Pas question, jeune homme ! Ou alors il faudra d'abord me payer un lait aromatisé à la banane.

— Entendu, un instant.

Moins de trois minutes plus tard, un verre de lait à la banane se répandait sur la table. Julia s'était levée tout d'une pièce en voyant que la main qui l'y avait posé n'était pas celle de Jonathan Cap.

II

Un homme charmant

C'est bien plus tard qu'un Jonathan Cap, pas très à l'aise dans ses baskets, se glisse sur la banquette en face de Julia. Cinq quarts d'heure, même pour lui, grand spécialiste ès retards en tout genre, ça fait soixante-quinze longues minutes.

— Pardonnez-moi, hum, très chère... Je... il m'est arrivé un...

— Jonathan cher ! Vous seriez en retard ?

Aïe ! les choses s'engagent mal. Des reproches francs et massifs s'essuient plus facilement que l'ironie.

— A dire vrai, je n'ai absolument pas vu le temps passer, cher. Quelle heure peut-il être ?

Elle est vraiment sans pitié. Jonathan bredouille un sept heures et demi malaisé et tente d'ajouter :

— Il m'est arrivé quelque chose d'étrange...

— En fait, j'ai presque été surprise de vous voir arriver. Je... il était réellement charmant.

— Charmant. Pardon ? Charmant, qui ça ?

Se pourrait-il qu'elle le mène en bateau ? Non, les basses vengeances ne sont pas dans le style de Julia.

— Vous l'avez sûrement croisé en venant. Un jeune homme...

— Ce type, oui je l'ai entr'aperçu... Jeune homme, jeune homme ! Faut le dire vite ! Il est un peu déplumé, votre jeune homme.

— Vous savez, cher, le charme ne se mesure pas toujours à la longueur des cheveux. Le genre intellectuel...

— Et il vous a raconté quoi, cet intellectuel, pour vous charmer ?

— On a parlé de Shakespeare. C'est le conservateur de la Folger Library. Et puis il m'a offert un lait aromatisé à la banane.

— Ah ! je vois. Le coup du milk-shakespeare !

Julia a pourtant l'habitude. Elle en a entendu, des jeux de mots, de tout acabit.

— Vous paraissez vraiment fatigué, Jonathan. Ces séances d'enregistrement vous usent, il me semble.

— Non, rien de bien terrible... Il vous a parlé de Shakespeare comme ça ?

— Comment, comme ça ?

— Convenez que ce n'est pas un sujet habituel pour hum... aborder les jolies dames seules...

— En tout cas, c'est tout sauf désagréable. J'apprécie la différence.

— Différence, différence. Faut pas être un génie pour raconter n'importe quoi sur...

— Eh bien, je vous écoute.

Julia a posé les coudes sur la table, le menton appuyé sur ses mains croisées.

— Saperlotte ! Ce type !

— Au moins votre début n'est pas académique.

— Non, Julia ! Ce type, il me semblait bien l'avoir déjà vu.

— En fait, c'est vous qu'il voulait voir. Il est venu me demander un rendez-vous... pour vous.

— Quoi ?

— Il voudrait que vous passiez le voir à la Folger ce soir. Il paraît que c'est très grave. Mais j'ai rien promis.

— Maintenant, je sais où je l'ai vu. Cette après-midi. C'est ce que j'allais vous raconter...

— Et qui nous éloigne beaucoup de Shakespeare.

— Julia ! On était avec Ludivine en train d'enregistrer les débuts, vous voyez le concert à Montluçon, quand un vieux bonhomme s'est mis à faire des signes derrière la vitre du studio.

— Un admirateur ! S'il était si vieux que vous le dites, il a dû connaître les débuts des Rocking Boys.

— Ne jouez pas vos Nico ! Il m'a signifié qu'il m'attendait dehors, pour me parler.

— Et il vous a dit quoi ?

— Personne ne le connaissait au studio. Je ne sais même pas comment il a pu entrer. Après la prise, je suis sorti pour le rejoindre...

— Et c'était bien un ancien fan.

— Non, il m'attendait sous le porche. Un vieil homme, d'au moins, difficile à dire, mais quelque chose comme, peut-être soixante-dix ans. Une allure un rien excentrique. Vous voyez, avec des cheveux trop longs. Quand il m'a vu il a mis son index sur la bouche et, d'un geste, m'a invité à le suivre. Tout d'un coup il a détalé comme un lapin. Enfin, un vieux lapin.

— Décidément, cela fait bien du monde qui veut vous voir. Vous devenez célèbre, Jonathan.

— Sur le moment j'ai pas compris pourquoi il filait, mais maintenant je crois que je vois. Votre... hum... votre charmeur est arrivé à ce moment-là.

— Barry ? Mais alors il... pourquoi n'en a-t-il pas profité pour vous parler ?

— Chais pas. Il s'est montré un instant et pfouit... le vieux a filé. Un peu étrange, non ?

— Un peu, oui, comme vous dites.

— Comment vous l'avez appelé ? Barry ?

— Barry, oui. Barry Lionel. Sujet britannique né à Great Yarmouth...

— Le pays de Pegotty ?

— Pardon ?

— Pegotty, dans *David Copperfield* de Dickens.

— Ah ! Je pensais que c'était une groupie à vous. Bien, lui, son truc c'est plutôt Shakespeare. Il est conservateur de la Folger Library ; je vous l'ai dit déjà, non ?

— Hmm, hmm. Je vois vraiment pas ce qu'il peut me vouloir. En tout cas il a l'air de faire peur au petit vieux.

— Voilà qui fleure bon l'aventure, comme dirait Alex.

— Mon Dieu, Julia, on les a oubliés !

— Il n'est pas dix heures, que je sache.

— Vous êtes sûre que c'est à dix heures...

— J'ai eu Nico au téléphone ce matin encore.

— Bon. Ça nous laisse tout le temps pour aller tranquille à l'aéroport.

— Et votre rendez-vous ?

— Vous croyez que je dois y aller ?

— Ce serait le meilleur moyen d'être fixé. Et puis vous apprendrez probablement pas mal de choses sur le Barde. Voilà qui vous fera des sujets de conversation...

— Hum... Le Barde ? C'est comme ça qu'il appelle Shakespeare ?

— C'est un surnom assez commun, il me semble.

— Au collège, ç'aurait plutôt été : « la barbe ».

— Si je puis me permettre un conseil, cher ami, ne vous risquez pas à ce genre de plaisanterie avec Barry. Il m'a paru tout à la fois idolâtrer son Barde, manquer d'humour et être du genre nerveux.

Jonathan se gratte le nez, signe chez lui d'une profonde perplexité.

— Alors là, je ne vois plus.

— Vous ne voyez plus quoi ?

— Comment vous avez pu le trouver charmant. D'après ce que vous m'en dites, il est pile le contraire de moi.

Ce disant, il fait tournoyer de sa main droite le

